Société suisse des Américanistes / Schweizerische Amerikanisten-Gesellschaft
Bulletin 66-67, 2002-2003, pp. 215-220

Aimé Montandon: un américaniste malgré lui

Richard Aeschlimann

Résumé

Aimé Montandon (1913-1985), fils d'un conservateur du Musée d'Ethnographie de Neuchâtel et d'une «princesse indienne», n'a approché l'Amérique du Sud que pour en être immédiatement refoulé. Mais il n'a cessé de graver et de peindre souffrances et spoliations, massacres et mythes, tortures et tristesse des Indiens, jusqu'à pouvoir dire: «Je suis un Indien».

La première fois qu'il nous est donné de voir les œuvres d'Aimé Montandon, on reste saisi par sa vision brûlante de l'inexorable. L'homme est un être cruel, car la cruauté fait partie de la créativité; elle appartient aussi au chaos et à la destruction. Et triste aussi est la créature, comme le sont tous ceux qui ont été chassés de quelque part: l'humanité exilée du Paradis, l'Indien banni de la terre de ses ancêtres, l'enfant arraché des bras de sa mère, Roméo éloigné de Juliette et la nuit détachée du jour. Rupture et séparation. Dichotomie entre les cris des sentiments et la remise à l'ordre de l'aveugle réalité. Ce qui était ne sera plus et même les rêves non réalisés s'enfuient en direction des cauchemars.

Mais le plus étrange encore, dans l'œuvre gravée de Montandon, c'est que pour nous montrer l'ordre du monde, il ne grave que des Indiens. Ce sont eux les porte-parole; eux les exclus, les écrasés, les victimes, les minus. Il me revient en mémoire cette phrase de Jésus-Christ dans l'Evangile selon saint Luc: «je te bénis, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout petits» (La Sainte Bible).

Partout triomphe le mal: guerres, massacres, exterminations, tortures, assassinats, génocides, terrorismes. Partout des Indiens malades, squelettiques, des Indiens amputés, infirmes, des Indiens monstrueux, encore des Indiens, spoliés, écrasés, anéantis. Inexorablement, Montandon grave des Indiens, et il souffre de chaque blessure, de chaque injustice, de toute agression; car Montandon est un Indien, un vrai, jusqu'au bout. La douleur, comme un bain d'acide pour l'eau-forte, lentement recouvre l'humanité, déforme les corps et ronge la vie, sans fin. La malédiction est creusée, griffée dans le cuivre. Matrice originelle. Tout ce qui a été donné ou abandonné au cœur du métal, tout cela reprendra vie. Sur le papier à la cuve, l'individu, gravé par l'artiste, devient cette chose grimaçante de peur, visage halluciné, corps mutilé, tous et toutes en proie aux fureurs meurtrières. Mais de même que le papier chiffon, rendu amoureux pour l'impression, reçoit la part d'encre noire retenue par le métal, de même par un cheminement semblable, nous pouvons recevoir cette vérité spirituelle de la réalité, transposée par un artiste d'une totale sincérité et, comme l'écrit Sylvio Acatos: «d'une innocente vanité affranchie de la moindre courtoisie envers les hommes.» (Acatos 1982a)

On l'a compris; si Aimé Montandon est bel et bien un Indien, c'est qu'il se veut un guerrier. Il combat le mal, le Diable, les envahisseurs, les démons, les faux-semblants et les Anges déchus. Pour ce faire, il s'acquitte humblement du prix exorbitant à payer. De fait, sa vie fut vraiment celle d'un martyr.

L'œuvre de Montandon, l'une parmi les plus fortes et les plus essentielles de ce siècle en Suisse, nous dit avec passion la vérité et le tragique de notre époque. Même si, pour pouvoir graver et peindre, il faut accepter la souffrance pour soi, et pour soulager le monde; nul ne saurait entrevoir la Lumière de la connaissance, sans expier. «Je me compare à Prométhée, qui a volé l'étincelle du feu et qui est puni pour l'avoir dérobé et souffre toute sa vie.» (Acatos 1982a)

Si Montandon grave, obéissant ainsi à une voix intérieure, le désespoir tragique de la condition humaine, son œuvre gravée, ainsi que sa peinture, restent à mes yeux l'une des plus belles tentatives de transcender le désastre quotidien.

De Delachaux à Montandon: la genèse d'un malentendu

Parfois, ce sont des villes entières qui changent de nom (Byzance – Constantinople – Istanbul; Saint Pétersbourg – Petrograd – Leningrad – Saint-Pétersbourg). En d'autres occasions, ce sont des pays que l'on débaptise, puis rebaptise dans la victoire. Il n'est pas simple d'assimiler correctement et dans l'ordre les successions souvent capricieuses des noms donnés, des noms repris, et ceux qui se veulent glorieux et actuels. Sauf, bien entendu, lorsque ces noms évoquent l'Histoire, un héros singulier, une césure sociale ou une couleur particulière. C'est précisément cette couleur, celle d'un avenir radieux, que l'on poursuit dans ces situations. Comme s'il suffisait de changer le nom d'une ville, d'un pays, pour que les habitants soient neufs, réellement porteurs d'espoir. Pour que la vie soit transformée, que la ville re-commence à rayonner, que le pays soudain acquière un nouveau destin.

Quelquefois, c'est l'inverse qui se produit…

Aimé Montandon, car c'est de lui qu'il s'agit, ne s'est pas toujours nommé comme cela. Au départ et pour l'état civil, il est d'abord enregistré sous le nom d'Aimé Delachaux; du nom de son père naturel. Celui-ci, Théodore Delachaux, est peintre, professeur puis conservateur et premier africaniste du Musée d'ethnographie de Neuchâtel.

La mère d'Aimé, brésilienne, est une «princesse» d'origine indienne, «de la race des Rastupi» (ACATOS 1982a). Dans la famille Delachaux, on l'appelait «le petit oiseau des îles»; mais son vrai nom, et cela ne s'invente pas, son vrai nom était «Violante». Elle eut trois enfants: deux garçons et une fille. Aimé était l'aîné des trois.

Très rapidement le petit oiseau des îles se trouva entraîné dans l'œil du cyclone «Incompréhension», au cœur des conflits imposés par l'inadaptation. On s'aime, mais on ne se comprend pas. De culture différente, d'un rang social «autre»; l'incompréhension s'insinue, ronge le couple. On se désire, on se déchire, mais on n'est jamais ensemble, incapable de se rejoindre. De disputes en révoltes, de non-dits en aveux qui dépassent la pensée, la situation dégénère jusqu'à la rupture inéluctable. Par une décision de famille, Violante est internée dans une clinique privée appartenant au frère de Théodore Delachaux. Hospitalisée contre sa volonté, au début des années vingt, elle restera successivement près de dix ans l'hôtesse forcée de quatre établissements «spécialisés». Et c'est mystérieusement qu'elle quittera la Suisse et l'Europe. Fuite ? Ou l'a-t-on plus simplement expulsée en l'aidant à partir ? Sans doute ne le saura-t-on jamais. Ce qui est certain, par contre, c'est que son retour au Brésil, son pays d'origine, ne posa aucun problème. Elle y vécut encore quarante années, sans que son état de santé ne pose ni difficulté, ni inquiétude de quelque nature que ce soit.

Pour Aimé Delachaux (il avait dix ans lors de cette séparation), ce fut assurément son premier grand drame existentiel. Il ne devait jamais revoir sa mère.

En 1951, il a déjà 38 ans, il part pour l'Amérique du Sud; c'est sa première et dernière tentative de rejoindre «l'Indienne». Traversée de l'Atlantique, puis escale à Aruba, île des Antilles dans la mer des Caraïbes. Lors du contrôle des passagers, on s'aperçoit que le passeport d'Aimé n'a pas été validé. Les fonctionnaires décident de refouler cet étrange

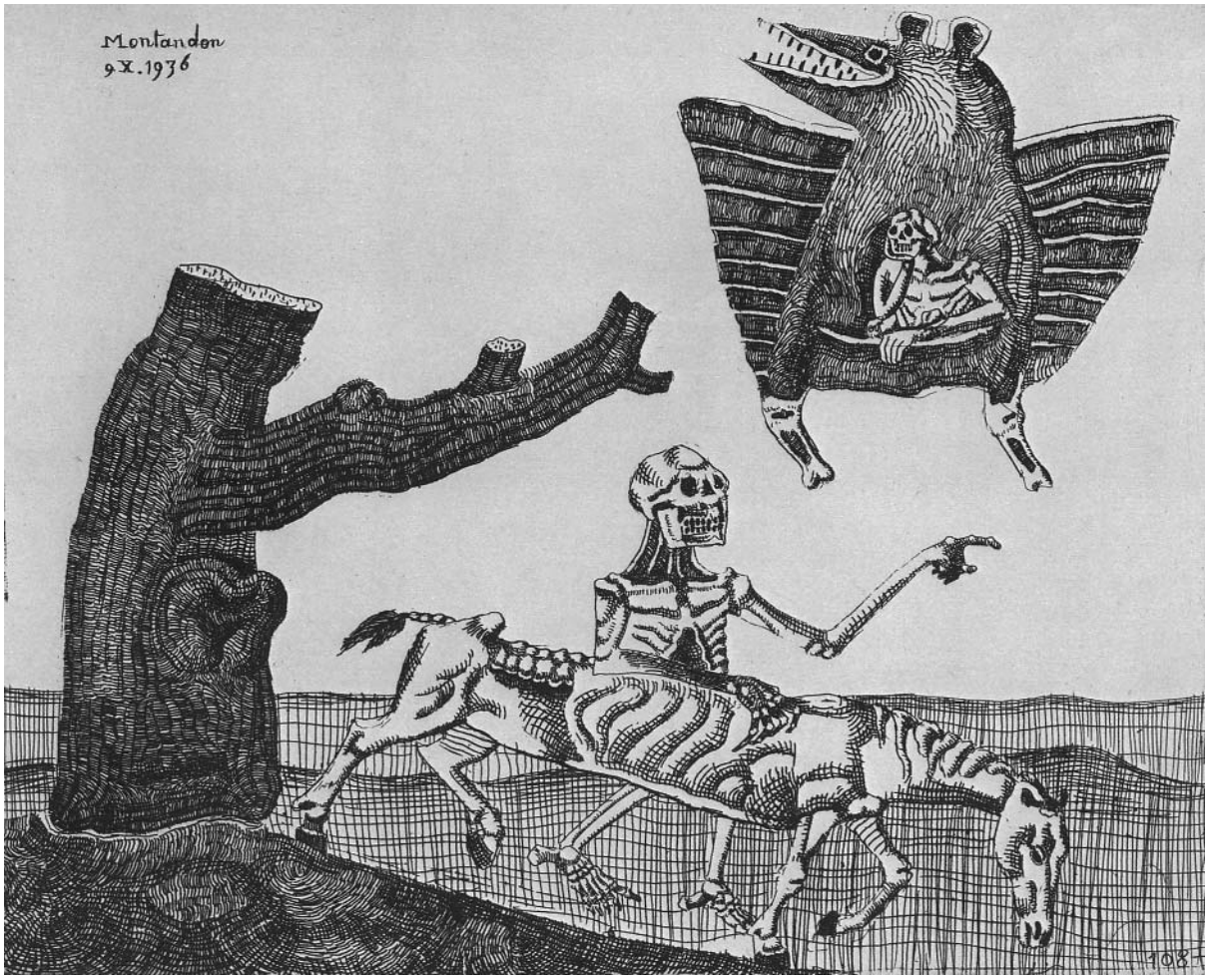

Illustration 1: Aimé Montandon, *La mort et le cheval*, 1936, eau forte, 16.3 x 20.4 cm. [© 1982 · L'Age d'Homme]

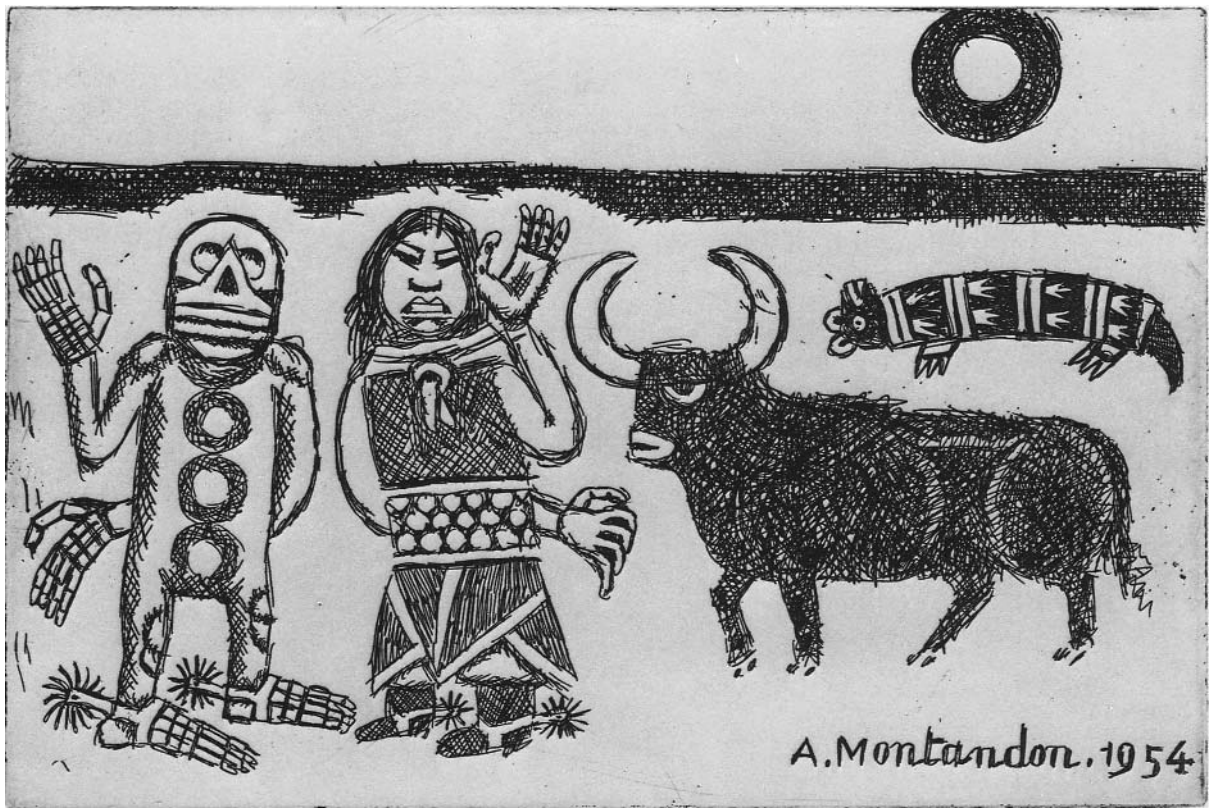

Illustration 2: Aimé Montandon, *Le gaucho et la mort*, 1954, eau forte, 13.5 x 20.3 cm. [© 1982 · L'Age d'Homme]

touriste et l'embarquent sur un navire en partance pour la Grande-Bretagne. La séparation définitive est consommée; dès les premiers instants de la vie, de même que dans la gravure, tout semble comme inexorablement joué. Il n'y a pas de reprise, pas de repentir, pas de remords. Il y a juste l'acceptation, de gré ou de force, d'un destin heureux ou tragique, d'une gravure forte ou décorative. Le sort d'Aimé devait être dramatique et ses gravures triomphantes.

Une Vie en gravure

Avec la disparition de sa mère commence pour le jeune Aimé une nouvelle existence. Il est très naturellement accueilli par des voisins, M. et Mme Charles Montandon, qui sont, comme nous l'apprendra Alain Petitpierre dans sa préface «Une vie, source de l'œuvre», aux Editions de L'Age d'Homme, respectivement sous-directeur de la poste de Neuchâtel et maîtresse de travaux à l'aiguille à l'Ecole professionnelle de jeunes filles de cette même ville (ACATOS 1982b).

Ce n'est que dix ans plus tard que le couple, sans enfant, adopte Aimé. Celui-ci avait alors 21 ans lorsqu'il reçut et accepta ce nouveau patronyme. On ne peut s'empêcher de penser à la similitude des rituels indiens qui donnent aux jeunes, arrivés à l'âge adulte, leur nom totémique, fondé non plus sur les filiations de sang, mais bien sur l'ensemble du caractère observé et avéré du sujet. Dorénavant, il signera ses dessins, ses gravures et peintures, Aimé Montandon. Paradoxalement donc, en devenant Montandon, loin de ressentir un esprit nouveau comme dans le cas des villes et des pays libérés, il cicatrise ses blessures dues à l'absence de la mère. Mieux, il les arbore maintenant telles des scarifications définitives. Par ce rituel initiatique, Aimé Montandon conquiert son titre d'Indien, la noblesse des origines.

A la différence de sa mère biologique, Madame Montandon consacra dès lors sa vie à diriger, soutenir et encourager les dons artistiques d'Aimé Montandon. Plus encore, après la mort de son mari, elle tentera sans relâche de le faire connaître. Elle lui donnera également, ce qui n'est pas à négliger, les moyens matériels d'étudier, notamment à Paris, de travailler la peinture et surtout la gravure. Elle organise ses expositions. Certes, il aura à endurer l'esprit dominateur de cette «grande dame», selon ses dires; mais sans elle, on n'ose imaginer le devenir de cet homme «fragile», comme un Indien dans la ville, un Indien aux prises avec la «suissitude».

Madame Montandon mourra en 1969, laissant ce fils adoptif à nouveau seul, désemparé et peu apte à se débrouiller. Un curateur fut désigné en la personne d'un avocat. Face à une position financière des plus précaires, et sans illusion quant à une amélioration de sa situation aussi bien matérielle que physique inhérente à l'âge, à la maladie et à l'incapacité de faire fructifier son travail, l'Etat de Neuchâtel décide de reloger

Montandon dans un petit appartement subventionné, à Hauterive. Devoir quitter son domicile de toute une vie est une nouvelle déchirure. Une partie du mobilier est revendue, et Aimé se retrouve plus solitaire, plus démuni que jamais. Ainsi dépossédé et atteint désormais également dans sa santé physique (maladie de Parkinson), c'est dans un appartement vide, en déshérence hormis le strict nécessaire, que l'on retrouvera son corps sans vie, couché en chien de fusil, le 9 avril 1985. Aimé Montandon avait 72 ans. Il est mort seul, loin du monde, comme un Indien doublement en exil.

La voix d'un Indien

Faire revivre la voix, le débit, la musique et l'esprit d'une personne qui n'est plus de ce monde, n'est évidemment pas possible, si l'on excepte les enregistrements radiophoniques. Cependant, les conversations entre l'artiste et Sylvio Acatos, relatées et réalisées en 1978 pour la première et en 1980 pour la dernière, rendent si bien compte et avec une telle acuité du caractère de Montandon qu'il m'a semblé indispensable d'en faire mention ici (Acatos 1982a):

> [...] se révèle, dans ce qui est dit comme dans ce qui est tu, toujours avec cet humour propre à Aimé Montandon, fait d'ironie glacée et de suffisance inconsciente, un héros au sens antique: défiant les dieux modernes qui s'appellent démocratie, nuance, consommation, voiture, etc. [Nous ne devons pas] ignorer que le génie n'est que l'avers de la folie.

C'est donc dans le but de mieux faire percevoir le naturel de Montandon que je me permets d'emprunter ces quelques passages incontournables tirés de ces entretiens (Acatos 1982a).

> – Vous avez fait de la gravure. Aussi de la peinture.
> – J'ai surtout gravé, vous savez.
> – Qu'est-ce qui compte pour vous ?
> – Je ne sais pas… Mais le noir me plaît davantage.
> – Pourquoi ?
> – On dit plus de choses avec le noir. Avec le noir et le blanc… Parce qu'il y a davantage d'unité… Avec la polychromie, c'est bien plus hasardeux.
> – Dans la gravure, c'est vraiment plus facile de parvenir à l'unité ?
> – Graver, c'est agir directement… J'ai surtout gravé.
> – Dans toutes vos gravures, tous ces hommes difformes, amputés…
> – J'aime la déformation. Elle fait partie de mon être le plus profond.
>
> [...]
>
> – Vous n'avez jamais gravé la joie !
> – Oh non !
> – Vous avez toujours dit la tristesse.
> – C'est dans mon tempérament
> – C'est important, la tristesse ?
> – Ma foi, regardez autour de vous: il y en a pas mal !
> – Votre vie a plutôt été triste ?
> – Les moments de gaieté ont plutôt été rares… La vie, c'est la tristesse. Et la tristesse est due à la souffrance.
> – Vous voudriez mettre un terme à la souffrance ?
> – C'est impossible. La souffrance est la loi. Une loi générale.
> – Vos œuvres représentent des Pays d'Amérique du Sud, le Mexique… Des joueurs de guitare mexicains… Pourquoi cette tristesse… «lointaine» ?
> – Il n'y a pas de gens tristes à Neuchâtel.
> – Où est-on triste, alors ?
> – En Argentine, au Pérou, au Mexique…
> – Quelqu'un qui ne souffre pas ne vous intéresse pas.
> – Non. Je ne comprends pas les hommes gais.
> – La gaieté c'est pour les esprits simples ?
> – Parfaitement.
> – Vivre vraiment, c'est souffrir ?
> – Dès qu'on se pose des questions, on souffre. Je n'aime les hommes qu'inquiets, tourmentés, poursuivis…
> – Vous êtes content de tout ce que vous avez gravé ?
> – En grande partie, oui, parce que je n'ai jamais gravé autre chose que ce que j'avais à dire.
> – En peinture aussi, vos personnages sont tristes, tragiques.
> – Oui…
> – Que signifient-ils, ces personnages ?
> – Oh ! Parfois, on peint des têtes tragiques pour pouvoir mieux peindre l'éclat de leurs habits colorés !
> – Mais c'est comme ça que vous voyez l'humanité ? D'une part, ceux qui souffrent, de l'autre, les esprits simples, au fond les idiots ?
> – Oui.
> – Cette tristesse en vous, vous vous l'expliquez ?
> – Oui: l'âme indienne est triste.
> – Et pourquoi ?
> – L'Indien a un passé tragique. La colonisation… les guerres… les supplices…
> – Vous vous sentez un Indien ?
> – Je me considère tel pour une large part… J'écoute de la musique indienne. Je grave des scènes d'Indiens. Je grave les légendes et la mythologie indiennes… Je suis un Indien.
> – Vous croyez vraiment être un Indien ?
> – En tout cas, par l'inspiration de mes œuvres.
> – Il y a beaucoup de cruauté dans vos créations.
> – Oui.
> – Vous aimez la cruauté ?
> – Pas pour elle-même. Parce qu'il ne faut pas rechercher ce qui est … laid … J'en conviens, j'ai fait bien des choses cruelles.
> – La cruauté et la tristesse vont de pair ?
> – L'une découle de l'autre.
> – On est cruel parce qu'on est triste.
> – Non. On est triste parce qu'on est cruel.
> – Vous êtes un homme cruel ?
> – Oh oui !
> – C'est vrai ?
> – En tout cas, je l'ai été chaque fois que j'ai gravé des choses cruelles. Mais c'est par antithèse. J'ai voulu, en dépeignant un monde cruel, exprimer ma profonde désapprobation de la cruauté… On est tous cruels.

Montandon: un souvenir en forme de brûlure

Je me souviens parfaitement de ma première rencontre avec l'artiste Aimé Montandon. Je connaissais déjà ses œuvres mais je n'avais jamais croisé l'homme. La rencontre eut lieu à sa première exposition dans notre Galerie Plexus, à Chexbres. L'accrochage était terminé et nous attendions, le soir du vernissage, la venue de l'artiste. A 17 h., je vis entrer un homme discret d'apparence, plutôt corpulent, plus timoré que téméraire. Mais, à vrai dire, on ne voyait

Illustration 3: Aimé Montandon, *Les danseurs*, 1966, eau forte, 23.7 x 31.7 cm. [© 1982 · L'Age d'Homme]

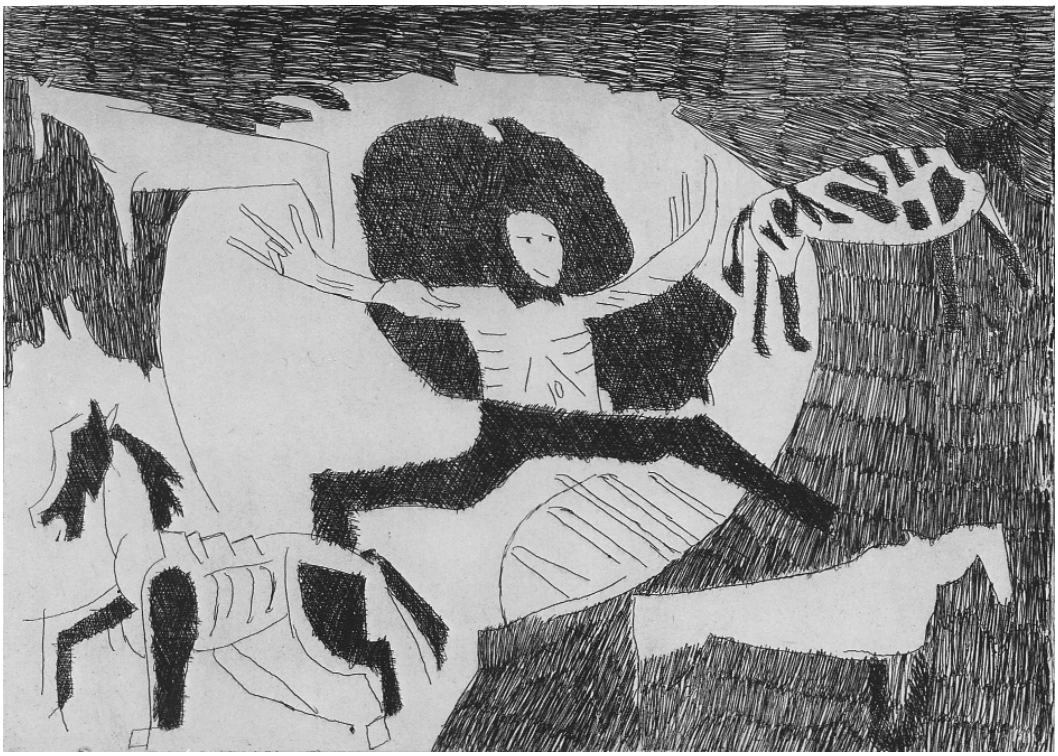

Illustration 4: Aimé Montandon, *Tupamaru*, 1979, eau forte, 24.8 x 34.9 cm. [© 1982 · L'Age d'Homme]

que ses yeux, comme un passage ouvert sur d'autres mondes. Deux ouvertures noir-chocolat; pas une surface mais deux abîmes. S'il répondit mollement à mon salut, il ne daigna par contre pas répondre aux questions qui se bousculaient sur ma langue. Peut-être est-il sourd, pensais-je, ou souffre-t-il d'un début de surdité émotionnelle ? Mais le seul qui avait l'air ému, ce n'était que moi, je crois bien. Lui, il restait simplement là, planté au milieu de la Galerie, et, loin de regarder l'accrochage ou même ses gravures exposées, il se contentait de me fixer du regard comme si cela était la chose la plus importante du monde à ce moment-là. On ne pouvait que se noyer dans ce regard. Plus les yeux paraissaient magiques, et plus son corps devenait vulnérable, annexe, peu important. Peut-être que la chair était là uniquement pour nourrir les yeux, conduire le regard ? Même le sol à un moment donné parut vouloir se dérober sous mes pieds. Brusquement, j'eus envie de gifler Montandon, ou de le prendre dans mes bras. Je devais briser cette hypnose pour lui comme pour moi. L'ai-je alors pris dans mes bras ?... Je pense aujourd'hui que chacun ressentirait la même émotion lors d'un premier contact avec des extra-terrestres. Plus tard, j'ai compris aussi qu'Aimé Montandon n'était pas sourd mais qu'il ne répondait jamais à des questions creuses, polies ou convenues. Parfois, il me plaît à croire que son regard était le même que celui de mes chiens, le regard d'un être presque innocent, presque pur.

Un jour, alors qu'une dame lui demandait s'il avait hérité des goûts artistiques de sa mère, il répondit innocemment: «– Oh non ! Ma mère n'aimait que les illustrations colorées sur les emballages des boîtes de chocolats !»

Je me souviens également du climat de nos rencontres successives. Il y avait toujours cette impression de ne s'être jamais quitté et que, dès lors, forcément, nous n'avions que peu de choses à nous dire. Le seul fait de nous voir, de nous rencontrer physiquement, ne faisait que confirmer notre existence propre. Et cela était bien; cela était totalement suffisant. Entre nous, aucune tentative de fusion, mais une reconnaissance de deux entités. Je n'ai jamais parlé à personne autant qu'à lui, avec seulement deux ou trois mots... litote ? Son monde n'était pas celui de la parole, mais celui du cœur et de la déraison assurée.

Il me revient aussi en mémoire notre dernière rencontre dans son appartement à Hauterive. «Endimanché» pour l'occasion, assis sur le grand lit, il avait attendu plus d'une heure le moment de mon coup de sonnette. Je revois l'appartement, les murs surtout, recouverts d'une ancienne tapisserie de mauvais goût. Partout des traces impudiques révèlent l'emplacement des tableaux absents des anciens locataires. Au milieu de la chambre, un lit, presque pas de meubles, mais beaucoup de cartons échoués là, les uns sur les autres. Toutes les affaires de Montandon sont restées dans ces cartons. Non pas depuis quelques jours, mais des semaines, des mois, en fait depuis le déménagement. Dans un angle de la chambre, plusieurs petits pots gauchement modelés recouvrent totalement une petite table basse; ce sont ses travaux de «parkinsonien» ! Ce jour-là, j'eus l'impression d'une maison abandonnée, comme je devais plus tard en visiter dans les déserts californiens. Les rares objets présents accentuaient encore le sentiment de déperdition, et seuls les esprits habitaient dorénavant ces lieux. Bien avant sa mort, je crois qu'Aimé Montandon s'était habitué à quitter son enveloppe terrestre, son corps de douleurs; gravant, dans l'espace infini, des arabesques de liberté d'un ailleurs ancestral.

Bibliographie

ACATOS Sylvio

1982a *Aimé Montandon ou l'artiste sur lui-même.*- Genève: Editions Eliane Vernay.- 110 p.

1982b *Aimé Montandon.*- Lausanne: Ed. L'Age d'Homme.- 235 p. [Préface de Alain Petitpierre, «Une vie source de l'œuvre»]

LA SAINTE BIBLE

1961 Paris: Les Editions du Cerf.- 1669 p. [l'Ecole Biblique de Jérusalem]

Resumen

Aimé Montandon (1913-1985), hijo de un conservador del Museo de Etnografía de Neuchâtel y de una «princesa india», fue expulsado antes de poder poner pie en Sudamérica. Pero nunca desistió de gravar y pintar los dolores y despojos, matanzas y mitos, torturas y tristeza de los Indios, hasta poder decir: «Yo soy Indio».

Abstract

Aimé Montandon (1913-1985), son of the curator of the Museum of Ethnography in Neuchâtel and of an «Indian princess», came to South America only to be turned away before being able to set foot. But he never ceased engraving and painting Indians' sufferings and spoliations, massacres and myths, slaughters and sadness, finally saying: «I am an Indian».